

Le Courrier des États-Unis,

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

VOL. II.

MERCREDI, 2 DÉCEMBRE, 1829.

NO. 43

ITALIE.

NAPLES, 29 septembre.

La Gazette des Deux-Siciles, du 26 septembre, publie l'ordonnance suivante, par laquelle Sa Majesté a investi son fils de la régence :

• Nous, François I^{er}, par la grâce de Dieu, roi des Deux-Siciles, de Jérusalem, grand-duc de Parme, de Plaisance, de Castro, grand-prince héréditaire de Toscane, etc.

• Notre chéri et très-cher fils don Ferdinand, duc de Calabre.

• Ayant résolu d'accompagner notre très-chère fille, la princesse Christine, dans son voyage en Espagne, où elle doit se rendre pour s'unir à son auguste époux S. M. C. don Ferdinand VII, roi d'Espagne et des Indes, et voulant pourvoir au gouvernement du royaume, de manière que les affaires importantes aient leur cours, et que le bien public ne souffre nullement de notre absence, nous avons résolu de vous confier, notre très-cher fils, le gouvernement de notre royaume, d'après l'expérience que nous avons de votre activité et de votre capacité.

• C'est pourquoi, de notre pleine volonté, nous vous constituons et nous vous faisons, dans notre royaume des Deux-Siciles, notre *vicar-général*, dès le jour de notre départ, et nous vous accordons, avec plein pouvoir de *Pallier-ego*, l'exercice de tous nos droits et prérogatives, prééminences et facultés de la même manière que nous pouvons en faire usage.

• Et afin que notre volonté soit connue de tous, et par tous exécutée, nous ordonnons que cet acte, par nous souscrit, soit fait double et muni de notre sceau royal ; qu'un exemplaire reste dans vos mains, et que l'autre soit conservé et enregistré par notre ministre secrétaire d'état, président par *interim* du conseil des ministres ; qu'une copie conforme soit envoyée à tous les conseillers ministres d'état et à tous les ministres secrétaires d'état pour ce qui les concerne, et pour le faire connaître à qui de droit et le faire insérer dans le Bulletin de nos lois et décrets.

• Fait à Naples, ce 24 septembre 1829.

• FRANÇOIS.

• De par le roi : Le conseiller ministre d'état et ministre secrétaire d'état, et président par *interim*

du conseil des ministres,

• DE MEDICI.

FRANCE.

PARIS, 13 octobre.

Une ordonnance royale, en date du 10 de ce mois, contient les dispositions suivantes :

Art. 1^{er}. Les tarifs actuellement en vigueur pour les pensions de l'armée de terre, sont abrogés et remplacés par le tarif annexé à la présente ordonnance.

2. Ce nouveau tarif s'appliquera à toutes les pensions militaires qui, à compter de ce jour, seront comprises dans nos ordonnances de concession.

3. Dans la supputation des campagnes de guerre en sus du service effectif, chaque période dont la durée aura été moindre d'une année, sera comptée comme une année accomplie ; il en sera de même des fractions au-delà d'une ou de plusieurs années.

4. Les dispositions antérieures auxquelles il n'est pas dérogé par la présente ordonnance, continueront d'être observées.

Suit un extrait du tarif dont nous allons présenter le tableau. — La première somme indiquée à la suite du grade représente le minimum de la pension à 30 ans de service effectif. — La seconde, l'accroissement pour chaque année de service effectif au-delà de trente ans ou pour chaque année résultant de la supputation des campagnes. — La troisième le maximum à 50 ans de service, campagnes comprises. — La quatrième les pensions aux veuves, secours annuels aux orphelins, formant le quart du maximum de la pension.

Lieutenant-général et inspecteur en chef aux revues, 4,000 f.—100—6,000—1,500. — Maréchal-de-camp et inspecteur aux revues, 3,000—50—4,000—1,000. — Colonel et sous-inspecteurs aux revues, 2,400—30—3,000—750. — Lieutenant-colonel, 1,800—30—2,400—600. — Chef de bataillon, d'escadron, major, 1,500—25—2,000—500. — Capitaine, 1,200—20—1,600—400. — Lieutenant, 800—20—1,200—300. — Sous-lieutenant, 600—20—1,000—250. — Adjudant sous-officier, 400—10—600—150. — Sergent-major, maréchal-des-logis-chef, 300—10—500—125. — Sergent, maréchal-des-logis, 250—7,50—400—100. — Caporal, brigadier, 220—6—340—85. — Soldat, 200—5—300—75. — Garde d'artillerie de 1^{re} et 2^e classes, garde du génie de 1^{re} classe, chef ouvrier d'état, maître artificier dans les arsenaux, 800—20—1,200—300. — Garde du génie de 2^e classe, garde d'artillerie de 3^e classe, conducteur d'artillerie, sous-chef ouvrier d'état dans les arsenaux, 600—20—1,000—250. — Garde du génie de 3^e classe, 400—10—600—150. — Ouvrier d'état, 250—7,50—400—100. — Maître ouvrier dans les manufactures royales d'armes de guerre, forges et fonderies, 250—7,50—400—100. — Ouvrier *idem*, 200—5—300—75. — Intendant militaire, 3,000—50—4,000—1,000. — Sous-intendant militaire, 2,400—30—3,000—750. — Adjoint aux sous-intendants militaires, 1,500—25—2,000—500. — Officiers de santé en chef d'armée, et officier de santé inspecteur, 2,400—

60—3,600—900. — Officier de santé ou d'administration des hôpitaux : principal, 1,800—30—2,400—600. — Major, 1,200—30—1,800—550. — Aide-major, 800—20—1,200—300. — Sous-aide-major, 400—10—600—150. — Vétérinaire en premier, 400—10—600—150. — Vétérinaire en deuxième, 300—10—500—125. — Adjoint aux sous-inspecteurs aux revues, 1,200—30—1,800—450. — Commissaire ordonnateur, 2,400—60—3,600—900. — Commissaire des guerres, 1,200—30—1,800—450. — Adjoint aux commissaires des guerres, 800—20—1,200—300.

PARIS, 19 octobre.

Revenons au traité d'Andrinople, à cet étrange et ridicule dénoûment de la politique combinée du duc de Wellington, de M. de Polignac, et du prince de Metternich. Quelle singulière correspondance il doit faire naître entre les trois cours ! Que de récriminations dans ces notes diplomatiques ! Comme on va s'entr'accuser du triste résultat de tant de petits efforts contre la Russie ! — « Est-ce bien pour cela que je vous ai fait passer la Manche, » dira lord Wellington au prince de Polignac ? — « Que ne jugiez-vous plus sainement de la seconde » campagne ? répondra M. de Polignac. Moi qui n'ai jamais » gagné de batailles, je vous avais laissé la partie stratégique » des affaires d'Orient : à vous l'erreur ! » Puis, dans un dépit commun contre M. de Metternich, ils lui demanderont tous deux à quoi sert un intermédiaire autrichien qui n'a pas quitté Constantinople, et qui voit Mahmoud tous les jours depuis deux ans, sans prévenir sa cour qu'il n'y a aucun fonds à faire sur le héros des revues de Tschifflick, sans sonder les plaies d'un empire vermoulu, sans révéler son impuissance, sans annoncer sa chute !

Ainsi c'était à livrer aux Russes, par un traité, ce cadavre de la puissance musulmane, que devait aboutir tout cet échafaudage d'équilibre européen, de balance politique, de contre-poids au colosse moscovite ! Mais, encore une fois, qu'avez-vous donc empêché en Orient, avec vos négociations ? Vous n'avez pas fait un vœu qui n'ait été trahi par les circonstances, vous n'avez pas annoncé une espérance qui n'ait été trompée par les événements.

Et quel rôle la Providence nous avait réservé dans tout ceci ! Quelle merveilleuse occasion de reprendre notre ancien rang, dont une politique intermittente nous précipite chaque année, comme à plaisir. Pour cela, nous l'avons, il fallait vouloir quelque chose. Il fallait que le mouvement vint de Paris, au lieu d'arriver de Londres ou de Vienne. Il fallait prendre son parti des dernières convulsions d'un Empire dont le sort n'intéressait réellement que nos rivaux. Il fallait juger que la force était dans une armée qui courait au pas de charge à une guerre nationale, et non dans des légions, mélange informe de janissaires qui n'existaient plus, et de soldats disciplinés qui n'existaient pas encore. Il fallait oser dire à l'Angleterre et à l'Autriche : « Faites vos affaires ; je vais faire les » miennes. La chute de l'Empire ottoman vous placera plus » bas que vous n'étiez en Europe, c'est vrai, mais que vous » lez-vous ? Il n'est pas écrit dans nos traités que nous devions servir le maintien de votre prépondérance. Vous faites-vous de ce que nous avons l'impertinence de songer » une fois à nos propres intérêts ? Cela n'est pas vraisemblable. Vous n'avez trouvé que des notes à opposer aux soldats du général Diebitsch et aux vaisseaux de l'amiral Heyden. Vous ne deviendrez ni plus confiants ni plus hardis » quand la France aura jeté de plus son poids dans la balance. » Sans doute il y avait loin de ce langage au rôle de vassalité que nous avons assumé dès le principe vis-à-vis de l'Angleterre. Aussi nous trouvons-nous forcés aujourd'hui de prendre le deuil du despotisme musulman avec M. de Metternich et lord Wellington ; et cela sans qu'on nous en sache le plus petit gré à Vienne ou à Londres, sans qu'on soit dupe à Pétersbourg de notre mauvaise volonté, sans qu'on y ait surtout besoin de notre appui ; car il faut un jour pour perdre des positions politiques, et des siècles pour les recouvrer.

Au milieu de la mystification générale des cabinets de Londres, de Vienne et de Paris, il est curieux et consolant de voir la civilisation triomphante étendre ses conquêtes des rives du Pruth aux vallées de l'Hémus. Les nations semblent malheureusement aujourd'hui destinées à se réjouir de ce qui afflige leurs gouvernements, à s'affliger de ce qui les réjouit ; et déjà nous retrouvons l'opinion publique d'accord avec les stipulations de l'article 7 du traité d'Andrinople, applaudissant au joug brisé de la barbarie mahométane, et poussant de ses vœux toutes ces populations dans la carrière nouvelle qui leur est ouverte.

Mais dût encore l'Angleterre poursuivre de ses sarcasmes notre philanthropie chevaleresque pour les malheureux Hellènes, nous ne cesserons de réclamer pour eux un sort moins précaire que celui que leur impose le protocole du 22 mars. — Déjà, comme nous l'annoncions hier, on s'indigne à Londres de ce que la Russie, par un article spécial de son traité, tranche de sa seule autorité, et sans le concours de ses alliés, une question qui, d'après la teneur même du protocole, devait être soumise à des délibérations communes et ultérieures. Cette demi-résurrection de la Grèce est devenue un fantôme encore plus odieux à l'Angleterre depuis que l'Empire turc s'en va de tous côtés en ruines et en débris. Mais si on pouvait faire de ces affranchis d'hier un état au trône croulant du despote ; si en dédommagement des principautés, évacuées après le paiement d'une indemnité qui passe toutes les ressources de la Turquie, on rendait plus complet à Mahmoud l'hospodérat de

la Grèce ? Serait-ce là le trait de lumière qui vient de rap-peler nos derniers bataillons des rives de la Morée ? Et s'ils devaient céder la place à une garnison tirée des îles Ioniennes ?

Eh bien ! vous caressez tous encore de vos vœux et de vos espérances cette honteuse chimère ! Elle vous échappera comme toutes celles dont vous avez été dupes depuis dix ans. L'opinion, oui, l'opinion que vous accusez tous les jours de l'expédition de Morée, et qui s'enorgueillit de vos outrages, vous trainera encore cette fois à la remorque dans les stipulations de l'acte définitif qui affranchira la Grèce. Toute votre mauvaise volonté n'aboutira qu'à retarder un événement dont il est au-dessus de vos forces d'empêcher le développement. Quand vous aurez été repoussés dans votre dernier retranchement, quand vous aurez reconnu l'impossibilité de mutiler, dans un intérêt anglais ou autrichien, l'œuvre anti-grecque du 22 mars, vous ne songerez plus tout à coup qu'à en modifier les clauses dans le sens le plus opposé à vos secrètes affections ; et puis vous viendrez nous vanter votre générosité, votre patronage éclairé de la liberté naissante de la Grèce ! Allez, nous savons déjà ce que nous vous devons de reconnaissance.

(Journal des Débats.)

La crue des eaux de Rhône, qui n'a pas été subite comme il arrive quelquefois, et qui date déjà de long-tems, grâce aux pluies dont nous sommes inondés depuis deux mois, aurait bien dû, ce nous semble, engager les propriétaires de bateaux et d'usines amarrés le long de ce fleuve à prendre les précautions convenables pour qu'ils ne fussent pas emportés par la rapidité du courant.

Il n'en a pas été ainsi néanmoins : deux moulins fixés sur la rive droite du Rhône, près de Bellevue, sur la commune de Caluire, ont, dans la nuit de mercredi à jeudi, cédé à la violence des flots qui les ont détachés et entraînés au loin, sur un trajet presque entièrement garni d'usines de tout genre, qu'il pouvaient envelopper dans leur épouvantable naufrage.

L'un de ces moulins est venu échouer sur le banc de gravier existant le long du quai Saint-Clair, à Lyon, où il s'est arrêté sans avoir éprouvé de grands dommages, et sans que personne y ait perdu la vie.

Mais l'autre, appartenant au sieur Avignon, et que l'on assure avoir coûté 60,000 f., et qui contenait pour 40,000 f. de grains à moudre, étant d'un poids énorme, et par sa dimension et par cet immense chargement, est descendu jusqu'au pont Morand, contre les piles duquel il s'est entièrement fracassé, au risque d'en emporter une arche, ainsi que cela est arrivé il y a quelques années par le choc d'un radeau qui vint s'y abîmer également pendant une nuit.

Ce qu'il y a de plus affreux dans cet événement, c'est que le sieur Avignon était dans son moulin avec deux ouvriers ; qu'il n'a jamais voulu en sortir, ni eux non plus, quoi qu'on leur ait crié du bord, à mainte et mainte reprises, et qu'ils ont tous péri sans qu'il ait été possible de leur porter aucun secours efficace.

Les témoins de cette horrible scène, qui a eu lieu vers minuit, disent que c'était un spectacle des plus effrayants de voir sur le quai un grand nombre de personnes appelant au secours ! des marins faisant de vains efforts pour arrêter le moulin dans sa marche, et les malheureux qu'il portait faisant retentir l'air des cris du plus violent désespoir à l'approche de la mort inévitable à laquelle ils couraient.

(Journal du Commerce de Lyon.)

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

Point de nouvelles d'Europe aujourd'hui, pour satisfaire la curiosité de nos lecteurs ! conceit-on notre position ? en vérité quand nous considérons ces colonnes qu'il faut remplir, ces effrayantes colonnes dont la longueur est triplée par le défaut d'arrivages, et que nous relisons nos derniers journaux étrangers, auxquels il n'y a plus moyen de faire d'emprunts, nous souffrons tous les tourmens d'un gastronome excité par une faim violente, et qui n'a devant lui qu'une table vide. Pourtant nous pourrions bien dire aussi, comme l'on fait beaucoup de nos confrères, que la liberté de la mer noire va devenir une nouvelle source de richesses pour les Américains des États-Unis ; que naviguant à bien meilleur marché que les autres peuples, ils vont s'emparer de tout le commerce de transports entre tous les ports de cette mer et ceux de la Méditerranée ; que les Turcs les verront d'un œil favorable, parce qu'eux, ils n'ont pas foudroyé les bâtiments ottomans à la bataille de Navarin. Nous pourrions ajouter qu'il est probable que la querelle sanglante de l'Orient n'est pas terminée ; que le Grand-Visir n'a pas remis son épée dans le fourreau ; qu'il brûle de laver l'affront de la Sublime-Porte dans le sang des Russes, et de délivrer son pays de leur présence ; que dernièrement il n'a pas voulu signer le *hâtî-shérif* qui enjoignait aux autorités turques de ne voir que des amis dans les soldats et les particuliers russes ; que ce ministre trouvera un grand nombre d'i-

mitateurs parmi les fidèles croyans ; qu'il a sous ses ordres le pacha de Scutari à la tête de plus de 35,000 hommes ; que le lion et le léopard britanniques ont, à la réception du traité de paix, poussé d'effroyables rugissemens ; que menacés dans leur existence par le colosse formidable de la Russie, ils sont prêts à s'élancer sur lui, et que leur lutte ébranlera l'Europe entière. Déjà nous avons dit quelque chose de semblable ; d'ailleurs tous nos lecteurs ont fait toutes ces réflexions aussi bien que nous ; dès lors elles ne seraient plus nouvelles pour eux et cependant c'est du nouveau qu'il désirent. Mais tandis que nous cherchons comment contenter leurs desirs, nous nous apercevons que déjà nos colonnes sont remplies.

Discours de M. Moore au Président du Conseil du gouvernement de la Colombie, lors de la présentation de ses lettres de créance d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire des États-Unis à la Colombie.

M. le Président,

Permettez moi en cette occasion de vous assurer, vous et les membres du conseil du gouvernement, que j'entre dans l'exercice des fonctions de la place qui m'a été confiée par le gouvernement des États-Unis, avec une défiance réelle de mes moyens pour remplir cette place convenablement. Cette défiance est augmentée par la circonstance que je succède à un homme distingué (le général Harrison) qui vient de vous adresser la parole. Mais je vous prie, vous, M. le président, et les honorables membres du conseil, de recevoir de ma part l'assurance que, tandis que j'agirai comme ministre plénipotentiaire des États-Unis près la république de la Colombie, je ne laisserai échapper aucune occasion de maintenir et de perpétuer les relations d'amitié et de cordialité qui doivent exister entre les deux républiques et d'entretenir sans altération cette harmonie dans les rapports, qui est si éminemment désirable pour les deux pays.

Le peuple des États-Unis a contemplé avec une inquiète sollicitude, les débats sanglins et prolongés dans lesquels a été engagée la république de la Colombie. Il a vu sortir de ces débats, de toutes les horreurs et de toutes les désolations de la guerre civile, triomphante, indépendante et préparée à reprendre enfin son rang parmi les nations de la terre. Il espère avec ferveur que ses glorieux efforts seront couronnés des bienfaits de la liberté civile. Assuré par sa propre expérience que toutes les nations sont capables de se gouverner elles-mêmes, il a conservé le vif espoir que les républiques de l'Amérique du Sud présenteront au monde de nouveaux exemples de cette grande et intéressante vérité. Le caractère élevé, l'intégrité éprouvée et l'ardent patriotisme du chef distingué qui préside maintenant aux destinées de la Colombie seront, les États-Unis en ont la conviction, la garantie que leur attente sera réalisée. Mais tandis que je vous exprime l'espoir et les vœux du peuple des États-Unis, il est de mon devoir de vous déclarer, ainsi que j'en ai reçu l'instruction de l'illustre et vénérable patriote qu'il a appelé à remplir les devoirs du premier magistrat, que tout en désirant sincèrement que les Colombiens, dans l'organisation de leur gouvernement, soient influencés par l'exemple que présente le système des lois organiques de l'Amérique du Nord, néanmoins il s'abstiendra soigneusement de toute intervention, soit directe, soit indirecte, dans la politique intérieure et les intérêts de ce gouvernement-ci. Ce qu'il demande pour lui à toutes les nations, il l'accordera très-volontiers à toutes les nations : je veux dire la jouissance sans trouble de leurs propres opinions et de leurs institutions politiques.

Veillez, M. le Président, recevoir de nouveau de ma part l'assurance que tandis que j'agirai comme ministre des États-Unis, dans cette capitale, je ne négligerai rien de ce qui sera compatible avec les devoirs de la place que j'occupe, et de ce qui sera propre à entretenir les relations amicales entre la république que j'ai l'honneur de représenter et celle de la Colombie.

(Washington Telegraph.)

Voici la liste des Gouverneurs des États de l'Union, pour 1830 :

Maine, - - - - -	Nathan Cutter,
New-Hampshire, - - - - -	Benjamin Pierce,
Vermont, - - - - -	Samuel C. Craft,
Massachusetts, - - - - -	Levi Lincoln,
Rhode-Island, - - - - -	James Fenner,
Connecticut, - - - - -	Gideon Tomlinson,
New-York, - - - - -	Enos T. Throop,
New-Jersey, - - - - -	Peter D. Vroom, jr.
Pensylvanie, - - - - -	George Wolf,
Delaware, - - - - -	David Hazard,
Maryland, - - - - -	Daniel Martin,
Virginie, - - - - -	William B. Giles,
Caroline du Nord, - - - - -	John Owen,
Caroline du Sud, - - - - -	Stephen D. Miller,
Georgie, - - - - -	George R. Gilmer,
Alabama, - - - - -	Gabriel Moore,
Mississippi, - - - - -	Gerard C. Brandon,
Louisiane, - - - - -	H. Beauvais,
Tennessee, - - - - -	William Carroll,
Kentucky, - - - - -	Thomas Metcalf,
Ohio, - - - - -	Allon Trimble,
Indiana, - - - - -	James B. Ray,
Illinois, - - - - -	Ninian Edwards,
Missouri, - - - - -	John Miller.

Cour de Circuit. — Une action dirigée par Samuel de Mott en dommages-intérêts pour séduction de sa fille par Oliver S. Denton, a été jugée avant-hier. M. Wm. M. Price était le conseil du demandeur. Le défendeur n'a présenté aucun moyen de défense. Après l'audition des témoins, le juge Edwards a fait le résumé de l'affaire et a fait remarquer au jury que le défendeur n'avait manifesté aucun repentir. Le jury a rendu un verdict de 7,500 dollars contre Oliver S. Denton. Les parties demeurent dans Queen's county, Long-Island.

Le Président des États-Unis a reconnu M. John James Boyd comme vice-consul de S. M. le roi de Suède et de Norvège pour le port de New-York.

M. James B. Murray, de New-York, a été nommé consul de Portugal pour les États de New-York et de New-Jersey.

Depuis le 6 septembre 1828 jusqu'au 6 juillet 1829, les Anglais ont acheté dans les États-Unis pour leurs possessions dans les Indes occidentales, 1274 chevaux, 1137 mulets, 138 bœufs ; et depuis le 3 octobre jusqu'à ce jour, 454 chevaux, 177 mulets, 80 bœufs. De sorte que depuis le 6 septembre 1828 jusqu'au 17 novembre 1829, ils ont embarqué :

Chevaux - - -	1728
Mulets - - -	1314
Bœufs - - -	218
Total - - -	3260.

Le 25 novembre on a élevé à Baltimore la statue colossale de Washington sur son piédestal. Ce spectacle avait attiré un concours extraordinaire de personnes de tous les âges et de tous les rangs. Cette statue pèse 36,960 livres.

Finances de la Géorgie. — Le rapport annuel du trésor a été soumis à la législature, le 7 novembre dernier. Les recettes pour l'année finissant au 31 octobre dernier, étaient de D. 271,611 08. La somme qui restait dans le trésor au 1er novembre 1828, était de D. 631,529 36, ce qui donne un total de D. 903,140 44. La dépense de la dernière année, y compris D. 517,088 46 payés à la Banque centrale, a été de D. 712,063 94, ce qui donne pour le trésor un reste de D. 191,076 50. Les appropriations pour les académies de comtés se sont élevées à D. 14,302 44. Les fonds pour les écoles de pauvres ont été de D. 742 58.

(National Intelligencer.)

St. LOUIS, (Missouri) 11 novembre.

Retour de la Caravane de Santa-Fé. — D'après des nouvelles de l'ouest, un détachement sous le commandement du Major Riley était arrivé sur la frontière et avait annoncé que la caravane de l'automne était sur son retour après avoir fait un heureux voyage. Ce détachement rapporte qu'une escorte de 200 cavaliers mexicains avait accompagné la caravane, de Santa-Fé jusqu'à la rivière des Arkansas, et avait été pour elle un moyen de salut, ayant soutenu et repoussé les attaques réitérées des Camanches, attaques dans lesquelles 7 ou 8 Mexicains avaient été tués. Des Arkansas, place à laquelle attendait le major Riley, l'escorte mexicaine composée de volontaires, retourna dans son pays. Le major Riley qui, on se le rappelle avait été détaché par l'ordre du Président, le printemps dernier, avec 4 compagnies des troupes des États-Unis, pour protéger la sortie de la caravane d'été aussi loin que nos limites pourraient lui permettre d'aller et pour attendre le retour de la caravane d'automne, avait passé l'été à l'île de Chouteau, ainsi nommée de la fameuse défaite de 800 Pawnees, par un des Messieurs Chouteau à la tête d'un peu plus de 20 hommes, il y a 20 ans.

On dit que les Pawnees ont tué pendant l'été plusieurs des hommes du major Riley, et ont volé tous ses chevaux, ses mulets, et ses bœufs de travail ; que maintenant, ce major est sur le point de revenir avec la caravane, le détachement envoyé en avant étant arrivé pour se procurer des approvisionnements et des moyens de transport.

Telles sont les nouvelles que nous tenons de la troisième ou quatrième main, mais qui paraissent exactes au fond. On croit que sans le secours de l'escorte accordée par le président Jackson et sans les volontaires mexicains, la caravane aurait éprouvé beaucoup de vols, aurait eu beaucoup d'hommes tués et que cette branche de commerce intérieur, si utile pour l'ouest par les retours d'or ou d'argent qu'elle fournit, aurait été détruite. Le président Jackson l'a sauvée cette année, en faisant tout ce qu'il a pu, en accordant une escorte d'infanterie. Que le Congrès à la prochaine session fasse ce qu'il doit, qu'il accorde des fonds pour monter et équiper convenablement cette escorte !

PHILADELPHIE, 27 novembre.

La mort de l'honorable BUSHROD WASHINGTON, l'un des juges de la Cour suprême des États-Unis, a été annoncée hier par le procureur de district à la Cour de Nisi prius présidée par le juge Todd, et à la cour du district et comté de Philadelphie, présidée par le juge Hallowell. Ces deux cours ont de suite ajourné leur séance.

Cet homme réellement éminent et justement révérend est mort hier à l'hôtel de Mansion-house de cette ville, à 2 heures environ, après une maladie d'un peu moins de deux mois. Il arriva ici dans les premiers jours d'octobre, allant à Trenton, pour ouvrir la Cour de Circuit. Le lendemain matin il se plaignit d'être indisposé. Cependant il se rendit dans le New-Jersey et y remplit ses fonctions publiques avec son zèle et ses talents habituels. Aussitôt que les affaires furent terminées, il se hâta de revenir à Philadelphie pour s'aider des conseils du médecin qui avait toute sa confiance, le docteur Chapman. La maladie s'aggrava rapidement, et dès les premiers jours il parut persuadé qu'il n'en reviendrait pas. Cependant l'espérance qu'il pourrait remplir ses fonctions à la nouvelle session de la Cour de Circuit des États-Unis, ne fut entièrement perdue que lorsqu'il se fut écoulé une semaine de cette session. Depuis lors on le jugea mieux de tems en tems ; mais il ne fut jamais en état de quitter la chambre et ses forces s'affaiblirent de plus en plus. Les trois derniers jours il ne fut plus possible à ses amis de se flatter d'un espoir de guérison. Heureusement sa famille arriva ici à tems pour le consoler dans ses derniers momens et lui donner à son départ de ce monde une des importantes jouissances dont ce moment est susceptible.

Le juge Washington était dans sa soixante-unième année. Il avait étudié la science qu'il orna et rehaussa, dans la place de James Wilson, le seul juge de la Cour Suprême des États-Unis que la Pennsylvanie ait donné. Après avoir exercé pendant neuf ans avec une grande réputation, dans le barreau de

la Virginie, il fut nommé en 1797, par le président Adams, à un siège vacant du tribunal le plus élevé de la nation. Toujours depuis lors, il se distingua par un dévouement infatigable à ses pénibles et intéressants devoirs, par une grande sagacité, de grandes connaissances, par une constante intégrité de vues, et par des manières simples sans affectation. La profession dont il a été un brillant ornement, le pays pour lequel il a travaillé si long-tems, si fidèlement, et avec tant de succès, sont profondément affectés de sa perte, et ne cesseront jamais de se le rappeler avec admiration et reconnaissance.

(L'American Sentinel.)

Le barreau de Philadelphie a pris la résolution de porter pendant un mois le deuil de la mort de cet excellent citoyen.

Philadelphie 30 octobre. — On rapporte que le corps du juge Washington était arrivé de cette ville à Baltimore, que de là on le conduira à Mount-Vernon, (où est le tombeau de la famille) pour l'y enterrer. M^{me} Washington est partie de Philadelphie, samedi matin, en voiture. On nous apprend qu'entre Gray's Ferry et Bell's Tavern, elle a été frappée tout-à-coup d'une maladie alarmante, qu'elle a été conduite dans une maison particulière, où elle a expiré peu de tems après.

Sources d'eau chaude des Arkansas. — Un écrivain donne dans Little Rock Gazette, la description suivante des sources d'eau chaude des Arkansas. Nous la traduisons telle qu'elle est faite.

« Les sources sont à environ 5 milles, en ligne directe, de la rivière Washita et à environ $\frac{1}{2}$ de degré au nord des limites de la Louisiane. Elles jaillissent des flancs d'une montagne, sont très nombreuses et très abondantes ; elles sortent de tous les côtés et dans le lit d'une très-jolie petite crue rocaillieuse, dans laquelle elles coulent toutes. Elles sont en si grand nombre (on dit qu'il y en a 70) et leur chaleur est si élevée qu'après deux ou trois semaines de sécheresse, la crue devient trop chaude pour que l'on puisse s'y baigner vis-à-vis de ces sources et que les baigneurs vont à un $\frac{1}{2}$ ou $\frac{3}{4}$ de mille plus bas, où la chaleur est supportable. Je ne puis affirmer quelle est au juste leur température, mais elle excède 150 degrés du thermomètre de Fahrenheit. Je crois que la source la plus chaude a une température de 180 degrés. Des personnes qui ont de l'expérience dans ces sortes de matières reconnaîtront le degré de chaleur par le fait que l'eau échaude à l'instant les soies de cochon. Je crois que ces sources sont les plus chaudes de toutes celles connues, si l'on excepte les sources de l'Hécla en Islande. Leurs eaux conservent leur chaleur pendant très long-tems ; si l'on en met le soir dans une baignoire, elles seront le lendemain matin d'une température convenable pour le bain. On fait usage de ces sources, ou en se baignant dans leurs eaux, ou en exposant le corps à la vapeur qui s'élève de l'eau quand elle est retenue ; et pour cet objet, deux ou trois machines brutes sont élevées au-dessus de deux ou trois des principales sources. Elles ont produit des cures extraordinaires de rhumatismes, de paralysies, de maladies de foie, de gonflemens de rate, d'éruptions, de pulmonie, d'obstructions et de maladies chroniques de tous genres. »

HISTOIRE.

MÉMOIRES DE GABRIELLE D'ESTRÉES.

ENTRÉE DU LÉGAT A PARIS EN 1590.

[Fragment inédit.]

Le cardinal Cajetan, légat du pape et partisan des Espagnols, était attendu à Paris comme le messie des Juifs. Le peuple fanatique croyait que la paix devait s'ensuivre, ou du moins la perte totale du Béarnais, roi des Huguenots, comme on appelait hautement Sa Majesté. Du cardinal de Bourbon, dit Charles X, il n'en était pas plus parlé que s'il fut déjà mort ; seulement M. de Mayenne, qui s'était créé lieutenant-général du royaume, faisait battre monnaie au coin de Charles X, alors vivement incommode de la pierre en sa prison de Fontenay-le-Comte. Sitôt que le bruit vint de l'arrivée du légat, les bourgeois de Paris se crurent sauvés de tous les sièges à venir, et la joie fut générale. Aussi chacun, en habit de cérémonie, voulut paraître à son entrée, qui eut lieu le cinquième de janvier de la nouvelle année 1590. Zamet devait y être parmi les plus notables. Madame de Sourdis, toujours en quête de plaisirs, me pria de l'accompagner sous la conduite du chevalier d'Aumale. Je n'étais pas en humeur de voir cette pompe, comme si j'eusse appréhendé ce qui arriva.

« Le légat, dit M. d'Aumale, entrera par la porte Saint-Jacques, et j'ai dans le faubourg une maison, des fenêtres de laquelle vous verrez toute la fête. »

« Non, dis-je, la foule sera sans doute immense en cet endroit, et il ne fera pas bon à recevoir les mousquetades à brûle-pourpoint. »

« Je ne souhaiterais pas vous déplaire, belle dame, mais je serais content de vous servir d'écuyer. »

Il fallut bien se rendre ; et le lendemain nous allâmes à cheval de compagnie vers le faubourg Saint-Jacques, où dix mille Suisses, mousquetaires et arquebusiers avaient été commandés pour brûler de la poudre à la barbe de M. le légat, peu accoutumé à semblable accueil, car les soldats du pape tiennent un parasol en guise de mousquet.

D'abord je n'eus pas à me repentir d'être venue à cette ovation où figuraient l'université, le parlement, les divers corps et métiers, et plus de vingt mille bourgeois en armes. Puis des troupes suisses et espagnoles rangées des deux côtés de la rue, l'arquebuse chargée et la mèche allumée : sur les remparts, les canons s'apprétaient à célébrer la bienvenue de M. le légat. J'omets les cris joyeux, les psaumes chantés, les religieux et prêtres, croix et bannière en tête. Du plus loin qu'on aperçut le cortège arrivant, l'artillerie fit un horrible vacarme ; je me bouchais les oreilles pour ne pas devenir sourde. M. le légat, monté sur une mule caparaçonnée, selon l'antique usage dans les entrées des légats, approcha jusqu'à venir s'arrêter vis-à-vis la maison d'où je regardais. Suivait un coche au dedans duquel étaient le père Bellarmin, jésuite et plus que jésuite ; François Panigarole, évêque d'Ast et habile prédicateur ; et d'autres que j'ai oubliés.

MÉLANGES.

LA FILLE INVISIBLE.

« M. le légat, dit madame de Sourdis, considère les femmes plus curieusement que je n'attendais d'un Italien.

— Il est tout espagnol par goût de l'or du Pérou, » répondit M. d'Aumale.

Alors commencèrent les arquebusades plus dru qu'à la bataille, et ce jeu dura jusqu'au soir, ainsi que les discours, qui du moins, s'ils ennuyèrent, ne causèrent le trépas de personne.

Ce pourquoi M. le cardinal Cajetan, fort mal à son aise de peur, sous un prétexte quelconque, au scandale de beaucoup, se retira en sa voiture. M. La Chapelle-Marteau, prévôt des marchands, pérorait long-tems devant la portière de M. le légat, qui se retirait au fond du coche à chacune des décharges. Sitôt une harangue finie, les pétarades partaient au nez du pauvre cardinal, qui craignait le plomb d'un politique parmi toute cette fumée, et se démanchait le bras à force de faire signe qu'on cessât. Rien ne faisait, et les artilleurs expliquaient ces gestes en bénédictions.

« De cette fenêtre, dit madame de Sourdis, nous ne voyons pas si M. le légat est jeune ou vieux.

— Que vous importe ? répondis-je, n'avez-vous pas un confesseur ?

— Quoi que vous disiez pour raillerie, reprit-elle, je serais contente de m'approcher davantage.

Je refusais de descendre en la rue ; mais comme M. d'Aumale me jura de ne pas s'éloigner de moi, je fis ce qu'ils voulaient, et mal m'en trouva. A peine nous étions tout auprès du carrosse, que M. Bussy-Leclerc cessant de haranguer, une décharge qui suivit m'apporta une balle dont je me crus morte. Je criai : « Je suis tuée, » et tombai pâmée. M. d'Aumale, me voyant choir à terre et entendant mon cri désespéré, pensa que j'avais rendu l'âme. De fureur il dégaina, et se rua contre les premiers qui s'offrirent. Un petit moine portant à grand peine une arquebuse à fourchette, et qui vraisemblablement avait fait le coup, rechargeait déjà son arme, quand l'épée du désolé chevalier le perça de part en part sans qu'il eût le tems de dire merci. Cette vengeance ne se fit pas arrêtée à si peu ; mais des gentilshommes de ses amis avaient entouré M. d'Aumale, qui eût navré le légat lui-même si on l'avait laissé faire. Cependant le bon Zamet, qui de loin avait tout vu, accourut en s'arrachant les poils de la barbe. Il me fit emporter en la maison prochaine, où je repris connaissance entre les mains des docteurs de la faculté, qui, ayant sondé et pansé ma blessure dans le côté, la déclarèrent fort mauvaise. Ils ne purent extraire le plomb que le troisième jour, et jusque-là ma guérison ne fut guère assurée. Vint M. d'Aumale, qui pour me savoir en vie, n'était pas moins irrité, et jurait de couper par morceaux ces enragés tireurs d'arquebusades.

« Paques Dieu ! disait-il auprès de ma couche, gardons notre poudre contre le Béarnais, sans la faire servir à offenser les dames. M. le légat avait bien que faire d'être salué de cette sorte !

— M. le légat, reprit Mme de Sourdis, se réjouit pour soi-même de ce qui est arrivé ; car, selon toute apparence, un politique lui destinait le coup.

— Au diable le maladroît ! dit Zamet qui depuis la Ligue avait perdu son naturel enjouement.

Je reconfortai par de bonnes paroles ceux qui là étaient, et fis prier M. le légat de me donner une absolution papale, pour guérir l'âme sinon le corps. M. d'Aumale se fit mon ambassadeur, et l'instant d'après amena ledit légat, MM. Panigrole et Bellarmin, La Chapelle-Marteau et Bussy Leclerc.

« Monseigneur, dit Zamet, voici une pauvre victime de la maladresse ou de la méchanceté de quelque arquebuser.

— Mes chers frères en Jésus-Christ, répondit le légat, j'avais l'appréhension d'un malheur, car les armes qui servent à la guerre ne sont pas un jeu.

— Par l'acier de ma lame ! monseigneur, reprit Bussy-Leclerc, le danger est nul, et vous devez vous trouver fort honoré de cette réception ; mais, parmi tant de braves gens, un politique n'a pas son nom écrit au visage.

— Monseigneur, dis-je au légat, si j'en meurs, pensez-vous que j'aille au paradis ?

— Tout aussi vrai que l'auteur du coup ira en enfer, reprit le légat.

— Non, sur mon âme ! ma chère dame, dit d'Aumale tout en larmes, vous ne mourrez pas si jeune et si belle.

— Mon maître, dit Zamet parlant à une vieille perruque de docteur, je vous promets plus de mille écus si votre art triomphe du mal.

Le cardinal Cajetan s'estimait protégé du ciel pour n'avoir pas eu la même chance que moi ; et m'est avis qu'il se trouvait bien hors de son coche, qu'il offrit pour me transporter à l'hôtel de Zamet. M. d'Aumale avait commandé qu'on fit venir une litère pour que je ne fusse point incommodée de la route, qui fut longue et dangereuse, puisque la pluie se débandant je perdais tout mon sang si l'on ne m'eût fait séjourner au logis de Mme de Sourdis, dans le cloître Saint-Germain-l'Auxerrois. On attendit là que je fusse mieux rétablie pour continuer le transport, rue de la Cerisaie, où se fit ma convalescence. M. le légat me fut à part lui fort obligé de ma blessure qui devait être sienné ; car il y gagna d'être délivré de ce bruit de poudre, mais non des harangues qui le fatiguèrent grandement, comme il ne s'en vanta pas.

J'écrivis la nouvelle de ma blessure à M. mon père et à Bellegarde, qui me fit réponse que pour venger le sang sorti de mes veines, il faisait ses sermens d'occire de sa main plus de cent ligueurs : c'eût été trop de la moitié. Mon entière guérison se fit attendre plus de trois mois, et peu s'en fallut que je ne devinsse cul-de-jatte et estropiée à toujours. J'en avais une peur qui m'ôtait l'envie du boire et du manger. Un mois durant je marchai avec des potences, ce qui faisait dire à ma tante de Sourdis :

« Bon courage, ma nièce, vous monterez en grade pour avoir été mise à mal par la Ligue ; le roi de Navarre sera fort glorieux de vos blessures.

— Que monsieur votre mari ne les prenait-il ? répondis-je ; je les lui aurais cédées volontiers.

La fille du comte B....., seigneur hanovrien, ayant formé une liaison imprudente et contre le gré de toute sa famille, profita d'une occasion favorable pour prendre la fuite avec l'objet de ses affections. Après avoir conjointement été le jouet des circonstances sur le continent, ils se déterminèrent à passer en Angleterre. Le besoin d'argent retint les deux fugitifs à Douvres, pendant plusieurs semaines ; et quand il leur arriva des secours, le séducteur trouva qu'il était plus commode de retourner seul en Allemagne que d'accompagner sa femme à Londres. Ils s'embarqua donc à son insu sur le premier paquebot. La nouvelle Ariane, déterminée à demander protection à l'ambassadeur de Hanovre, prit seule la route de Londres, et se trouva arriver à Cantorbéry, au milieu du tumulte de la foire. Quand on voyage à pied, on n'est pas difficile sur le choix des auberges, et celle où s'arrêta la jeune comtesse, se trouva également être le gîte choisi, pour cette nuit, par le propriétaire de la mécanique qui contenait la *fille invisible*. La comtesse était jeune, jolie, et remplie de talents ; elle était sans argent et mourait de faim. Le propriétaire de la mécanique, au contraire, était fin et bien garni, et cherchait un interlocuteur habile, pour l'aider dans ses charlataneries. Les parties entrèrent bientôt en pourparler, et firent un arrangement avantageux de part et d'autre. L'un garantit à l'autre une protection paternelle, et une part proportionnée dans la recette des guinées, tandis que la comtesse s'engagea à un *langage aérien* parlé dans la moitié des langues européennes.

Sur ces entrefaites, les deux frères de la comtesse, jaloux de l'arracher des mains de son ravisseur pour la rendre à sa famille, quittèrent Hanovre, suivirent ses traces de ville en ville depuis la France jusqu'en Angleterre, jusqu'à ce qu'enfin ils furent arrêtés à Douvres, en apprenant sa disparition de cette ville et sa misère. Ils perdirent donc entièrement ses traces. Les voyageurs se déterminèrent cependant à continuer leurs recherches dans la capitale, et, pendant plusieurs mois, ils visitèrent avec soin jusqu'aux lieux les plus retirés, les plus avilis, et les moins connus de la ville et des faubourgs. Ce fut en vain. Enfin, plus familiarisés avec l'événement, et ne s'attendant plus à réussir dans leurs démarches, ils eurent la fantaisie de perdre une heure à voir la *fille invisible* ; là, Adelheid, placée derrière une ouverture, se disposait à répondre à toutes les questions des curieux. Il est facile de se faire une idée de la surprise, de la crainte, et de l'émotion de la comtesse ; mais conservant une présence d'esprit admirable, elle voulut s'assurer des dispositions de ses frères à son égard, et plaider sa propre cause, à l'aide d'une puissance surnaturelle.

Qui sommes-nous ? demandèrent les étrangers. — La réponse fut on ne peut plus juste. — Quel sujet nous amène en Angleterre ? demandèrent-ils ensuite. — Le désir de la vengeance contre quelqu'un qui a manqué à votre famille. — Et où, en supposant l'exactitude de votre réponse, où trouverions nous l'objet indigne de nos recherches ? — La providence, qui jusqu'ici a veillé sur le sort de la malheureuse Adelheid, ne l'abandonnera pas au châtiment qu'elle ne mérite pas. Jusqu'à ce que vous manifestiez des intentions plus douces, vous ne découvrirez aucune de ses traces. — Vous vous trompez, puissant génie, nous sommes guidés par la douceur. Votre art doit vous apprendre que nous sommes venus pour protéger, défendre et délivrer notre sœur, pour ramener cette brebis égarée et la remettre à sa famille éplorée.

Il est facile de prévoir le dénouement de cette scène. Les personnages de ce petit drame existent encore en Hanovre, où la comtesse Adelheid porte toujours le nom de la *fille invisible*. (Le *Furet* de Londres.)

LES MAISONS-JARDINS. — En Suède, il n'est pas rare de trouver à la campagne, et même dans les petites villes, des maisons basses dont le toit couvert d'herbes sert de pâturage à une chèvre. En Norvège, on plante même des arbres dans le gazon qui couvre les toits, de manière qu'un village, vu de loin, ressemble à un petit bois. Des potagers plantés sur les maisons sont fort communs dans ce pays-là.

STATISTIQUE DES SOUVERAINS DE L'EUROPE

EN 1829.

N. B. En statistique, les tableaux consacrés à une seule classe d'objets doivent être assimilés aux monographies des naturalistes : les analogies et les différences y sont plus apparentes, saisies plus facilement, mieux appréciées : dans un cide où l'œil et l'esprit seraient occupés d'une multitude d'objets divers, on ne peut apercevoir distinctement aucune des parties, si l'on s'attache à l'impression produite par l'ensemble. Ainsi, par exemple, si l'on recherche jusqu'à quel point le nombre des membres d'une famille régnante peut être utile ou onéreux à la nation qui lui est soumise, des tableaux tels que ceux-ci fourniront quelques données, et mettront sur la voie : il ne s'agira plus que d'étudier les usages locaux, les mœurs de la nation et celles de la cour. S'il était question de la Russie, on n'omettrait point cette particularité qui tient à la fois aux habitudes et à la religion de l'État : dans les cérémonies de l'Eglise, on ne se borne point à prier pour le monarque, mais pour chaque membre de la famille impériale individuellement, ainsi que pour leurs épouses ou leurs enfans, et, pour chacun, répétition des mêmes prières. Au tems de l'empereur Alexandre, cette partie des offices religieux était déjà si longue, qu'elle occupait annuellement au moins quatre jours entiers ; impôt énorme prélevé sur chacun des assistans. Si la famille impériale de Russie était composée, comme celle d'Autriche, de 22 membres, et si des mariages venaient encore grossir ce nombre, les offices seraient interminables ; aucune patience

humaine ne pourrait en supporter la longueur. Et que peut signifier la fatigante répétition de la même formule, sur le même ton ? Aucune pensée peut-elle accompagner des oraisons débitées de la sorte ? Qui oserait dire que la divinité en tient compte ?

Nous plaçons ici cette observation, comme un exemple de celles auxquelles les tableaux statistiques du genre de celui-ci donneront lieu, et ce n'est pas la plus grave, à beaucoup près. Les titres de ces tableaux indiquent assez leur usage et en signalent l'importance. Nous ferons seulement observer que, par la simple inspection du second tableau, on voit que la famille la plus nombreuse est celle de l'empereur d'Autriche ; elle ne compte pas moins de 22 membres. Après elle, vient la famille du roi de Wurtemberg, et le troisième rang est occupé par celle du roi de Danemark, tandis que les familles d'Anhalt-Coethen, de Sardaigne et de Toscane ne comptent actuellement qu'un seul individu.

I. TABLEAU des souverains de l'Europe en 1829, rangés d'après leur âge, avec l'indication de leur religion.

N ^o d'ordre.	NOMS DES SOUVERAINS.	ÉPOQUES de leur NAISSANCE.		AGE.	RELIGION.
				ans.	
1	Louis I, grand duc de Hesse	juin	1753	76	luthérien.
2	Pierre, duc d'Oldenbourg...	janvr.	1755	74	luthérien.
3	Antoine I, roi de Saxe.....	décbr	1755	74	catholique.
4	Frédéric-François, grand-duc de Mecklenbourg-Schwerin.....	déc.	1756	73	luthérien.
5	Charles X. roi de France...	octob.	1757	72	catholique.
6	Jean, prince de Lichtenstein	juin	1760	69	catholique.
7	Gunter, prince de Schwartzbourg-Sondershausen.....	déc.	1760	69	luthérien.
8	Pie VIII, pape.....		1761	68	catholique.
9	Antoine, prince de Hohen-zollern-Sigmaringen.....	janvr.	1762	67	catholique.
10	Georges IV, roi de la G.-B.	août	1762	67	angl., évan.
11	Louis, grand-duc de Bade.	février	1763	66	luthérien.
12	Frédéric, duc de Saxe-Altenbourg.....	avril	1763	66	luthérien.
13	Charles XIV, roi de Suède.	janvier	1764	65	luthérien.
14	Félix, roi de Sardaigne.....	avril	1765	64	catholique.
15	Alexis, duc d'Anhalt-Bernbourg.....	juin	1767	63	évangéliq.
16	Frédéric VI, roi de Danemark.....	janvier	1768	61	luthérien.
17	François I, empereur d'Autriche.....	février	1768	61	catholique.
18	Frédéric-Ferdinand, duc d'Anhalt-Coethen.....	juin	1769	60	catholique.
19	Frédéric, landgrave de Hesse-Hombourg.....	juillet	1769	60	réformé.
20	Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse.....	août	1770	59	évangéliq.
21	Guillaume IV, roi des P.-B.	août	1772	57	réformé.
22	Frédéric, prince de Hohen-zollern-Hechingen.....	juillet	1776	53	catholique.
23	François I, roi des Deux-Siciles.....	avril	1777	52	catholique.
24	Guillaume II, grand-duc de Hesse.....	juillet	1777	52	réformé.
25	Georges, grand-duc de Mecklenbourg-Strelitz.....	août	1779	50	luthérien.
26	François IV, archiduc, duc de Modène.....	octobr.	1779	50	catholique.
27	Guillaume I, roi de Wurtemberg.....	sept.	1781	49	luthérien.
28	Charles, grand-duc de Saxe-Weimar.....	février	1783	46	luthérien.
29	Ernest, duc de Saxe-Cobourg-Gotha.....	janvier	1784	45	luthérien.
30	Ferdinand VII, roi d'Espagne.....	octobr.	1784	45	catholique.
31	George-Guillaume, prince de Schaumbourg-Lippe.....	décem.	1784	45	réformé.
32	Henri LXII, prince de Reuss-Schleiz.....	mai	1785	44	luthérien.
33	Mahmoud II.....	juillet	1785	44	mahomét.
34	Louis I, roi de Bavière.....	août	1786	43	catholique.
35	Georges, prince de Waldeck	sept.	1789	40	évangéliq.
36	Henri XIX, prince de Reuss et Greiz.....	mars	1790	39	luthérien.
37	Marie-Louise, duchesse de Parme.....	décem.	1791	38	catholique.
38	Guillaume, duc de Nassau.	juin	1792	37	évangéliq.
39	Gunther, prince de Schwarzbourg-Rudolstadt.....	novem.	1793	36	luthérien.
40	Léopold, duc d'Anhalt-Dessau.....	octobr.	1794	35	évangéliq.
41	Nicolas I, empr. de Russie	juillet	1796	33	grec.
42	Léopold, prince de Lippe-Detmold.....	novem.	1796	33	réformé.
43	Henri LXXII, prince de Reuss-Ebersdorf.....	mars	1797	32	luthérien.
44	Léopold II, grand-duc de Toscane.....	octobr.	1797	32	catholique.
45	Charles, duc de Lucques...	décem.	1799	30	catholique.
46	Bernard, duc de Saxe-Meiningen-Hildburghausen.	décem.	1800	29	luthérien.
47	Don Miguel, élu roi de Portugal par les cortès de Lamego, mais non reconnu par les puissances europ.	mai	1802	27	catholique.
48	Charles, duc de Brunswick	octobr.	1804	25	luthérien.
49	Maria da Gloria, reine de Portugal.....	juillet	1812	9	catholique.

II. TABLEAU des souverains de l'Europe en 1829, rangés d'après l'époque de leur avènement, avec l'indication de leur âge au commencement de leur règne, et du nombre des membres mâles dont se composent leurs familles respectives.

Nos d'ordre.	NOMS DES PRINCES RÉGNANS.	AVÈNEMENT AU TRÔNE.	Âge de la famille vivans.	MEMBRES de la famille vivans.
1	Duc de Saxe-Altenbourg.....	sept. 1780	17	7
2	Grand-duc de Mecklenbourg-Schwerin.....	avril 1785	28	7
3	Prince de Hohenzollern-Sigmaringen.....	décem. 1785	23	3
4	Prince Lippe-Schaumbourg.....	février 1787	2	3
5	Grand duc de Hesse.....	avril 1790	36	10
6	Empereur d'Autriche.....	mars 1792	24	22
7	Prince de Schwarzbourg-Sondershausen.....	octobr. 1794	33	5
8	Duc d'Anhalt-Bernbourg.....	avril 1796	28	2
9	Roi de Prusse.....	novem. 1797	27	14
10	Prince de Lippe-Detmold.....	avril 1802	5	5
11	Duc de Saxe-Meiningen.....	décem. 1803	3	2
12	Prince de Lichtenstein.....	mars 1805	44	12
13	Duc de Saxe-Cobourg.....	décem. 1806	22	8
14	Prince de Schwarzbourg-Rudolstadt.....	avril 1807	13	5
15	Roi de Danemark.....	mars 1808	40	17
16	Roi d'Espagne.....	mars 1808	23	10
17	Sultan.....	juillet 1808	24	2
18	Prince de Hohenzollern-Hechingen.....	novem. 1810	34	6
19	Prince de Waldeck.....	sept. 1813	23	7
20	Roi des Pays-Bas.....	décem. 1813	41	6
21	Duchesse de Parme.....	mai 1814	22	2
22	Duc de Modène.....	juin 1815	35	5
23	Duc de Brunswick.....	juin 1815	10	2
24	Duc de Nassau.....	janvier 1816	23	5
25	Roi de Wurtemberg.....	octob. 1816	35	19
26	Grand-duc de Mecklenbourg-Schwerin.....	novem. 1816	37	4
27	Prince de Reuss-Greiz.....	janvier 1817	26	2
28	Duc d'Anhalt-Dessau.....	août 1817	22	9
29	Roi de Suède.....	février 1818	54	4
30	Prince de Reuss-Schleiz.....	avril 1818	32	3
31	Grand-duc de Bade.....	décem. 1818	55	6
32	Duc d'Anhalt-Coethen.....	décem. 1818	48	1
33	Landgrave de Hesse-Hombourg.....	janvier 1820	59	5
34	Roi de la Grande-Bretagne.....	janvier 1820	57	8
35	Electeur de Hesse.....	février 1821	43	9
36	Roi de Sardaigne.....	avril 1821	56	1
37	Prince de Reuss-Ebersdorf.....	juillet 1822	25	4
38	Duc de Oldenbourg.....	juillet 1823	68	5
39	Duc de Lucques.....	mars 1824	25	2
40	Grand-duc de Toscane.....	juin 1824	26	1
41	Roi de France.....	sept. 1824	67	10
42	Roi des Deux-Siciles.....	janvier 1825	46	9
43	Roi de Bavière.....	octobr. 1825	39	9
44	Empereur de Russie.....	décem. 1825	29	5
45	Reine Maria da Gloria.....	mai 1826	7	1
46	Roi de Saxe.....	mai 1827	72	5
47	Grand-duc de Weimar.....	juin 1828	45	7
48	Pie VIII.....	mars 1829	68	1
49	Don Miguel, non reconnu, pour mémoire.....			

III. TABLEAU des maisons souveraines éteintes depuis 1800.

Reuss-Gera	en 1802
Modène-Este	en 1803
Reuss-Lobenstein, branche aînée	en 1805
Anhalt-Coethen, la ligne principale	en 1818
Reuss-Lobenstein, branche cadette	en 1824
Saxe-Gotha	en 1825

(Revue Encyclopédique.)

UN BAL A MOSCOU.

(Année 1821.)

Il y a huit ans, j'assistai, à Moscou, à un bal magnifique qui fut donné à l'empereur Alexandre par le corps de la noblesse, dans la vaste salle d'un grand bâtiment qui tient au vieux marché. L'édifice n'a point d'apparence; il est sans effet extérieur. Cependant la salle est vaste et belle; ses draperies étincellent d'or et de superbes dessins. Elles ont bien quelque chose d'un peu lourd, quoiqu'elles soient neuves et du goût d'hier. C'est que les Russes, pour les objets d'arts, n'ont guère d'autres modèles que quelques artisans allemands qui habitent Moscou et Dantzick.

Dix heures sonnaient au Kremlin, c'était la soirée de la Saint-Alexandre. Comme on se pressait dans les escaliers qui conduisent au grand salon, vivement éclairés, resplendissant de pierreries, de bracelets d'or, des beaux diadèmes des princes tartares, de vêtements gracieux et magnifiques, la foule me fit franchir vite leurs degrés. J'entrai dans les salles et j'y suivis long-temps, non sans émotion, le flot rapide des maîtres d'un empire immense, cette élite d'une nation belliqueuse qui avait combattu les Français, quand Bonaparte, et sous lui, Ney, Masséna, et Gérard, si jeune alors, tenaient l'épée de notre empire.

Je n'entendais autour de moi que des accents français. Aussi ma pensée revint vite vers la France. Sans ses malheurs, je ne serais point ici! Avec ce souvenir reparut celui de ces sociétés moins fastueuses que j'avais quittées. A l'étranger, on s'appuie sur la gloire de la patrie; on découvre avec joie les titres que son épée et son génie ont inscrits dans la mémoire des nations. Le cœur vous bat quand vous entendez prononcer ce nom de Bonaparte, qui a laissé partout une ineffaçable impression, avec son vaste esprit, ses victoires et ses lois, qui venaient derrière ses victoires.

Du milieu de ce luxe splendide ou élégant, importé de Paris et de Téhéran, dans l'atmosphère que respiraient ces groupes ravissans de jeunes filles, de belles et grandes dames, je croyais respirer parfois un air plus vigoureux que dans nos cercles, l'air des forêts et des plaines immenses de la Crimée et de la Géorgie. Les aïeules de ces jeunes femmes en étaient sorties, et celles-ci en conservaient comme une tradition irrécusable, la grâce impétueuse, le coloris du plus beau sang. Le bruit des voix couvrait l'assemblée. Il n'y avait pas à penser : aussi je me livrai à l'existence tout extérieure de ce tourbillon; je me laissai conduire par les amis que j'avais rencontrés et les flots agités de la foule; je ne demandai plus de jouissances qu'à mes yeux, qu'à ma vive curiosité.

L'empereur venait d'entrer dans la salle; il était entouré d'officiers vêtus avec éclat, à la taille élancée et serrée. Son inséparable comte Aracheff l'accompagnait, et lui présentant des officiers venus des divers gouvernemens de l'empire, des seigneurs et des étrangers. On se pressait autour de lui, mais avec respect, pour le voir et le saluer; cet empressement ne dura qu'un moment. L'orchestre exécutait un air composé en 1812, et qui est national en Russie. Il est connu sous le nom d'*Alexandre et Elisabeth*. Ce chant à une grâce vive, en même temps qu'une couleur mélancolique. Je le comparai à l'adieu qu'on adresse à une jeune personne tendrement aimée et malade, lorsqu'on s'éloigne d'elle pour un long temps, pour un voyage plein de périls. Ce chant enivre les Russes, qui y lient des souvenirs nationaux. Je l'écoutai cette fois plus attentivement que jamais. Sa dernière impression sur moi fut de me rappeler des sons touchans que j'avais ouïs pendant une nuit de ma première jeunesse. J'allais sortir de France..... je les recueillis sur la lisière d'un parc, au pied des vieux murs du château de Grillon..... Ces sons glissaient à travers les fentes éclairées d'une persienne, et glissaient comme un vent du printemps dans les plus jeunes branches des buissons en fleur.

L'empereur serra la main d'un grand nombre de courtisans, puis les groupes se dispersèrent. Alors il fut libre comme nous, et alla se présenter devant les banquettes des dames, et causer. Il était spirituel et beau; sa figure s'animait, dès que son âme était quelque peu intéressée; personne n'entamait et ne soutenait mieux que lui un entretien.... A quelques pas du prince, je lisais dans les yeux de tous l'impression que causaient sa parole, ses manières affectueuses, toutes chevaleresques.

Il brillait au milieu de ces jeunes groupes de femmes qui se pressaient autour de lui pour l'entendre, au milieu de ces toilettes qu'il devait froisser en marchant.

Après des politesses qui s'adressaient aux rangs élevés, l'empereur passa sans affectation, mais avec vivacité, aux jolies femmes du bal. Il les eut bientôt trouvées. Je le suivais, il causait haut; sa parole était forte, alors même qu'il essayait de la plier, de l'adoucir. La conversation se poursuivait en marchant; elle était gaie et toujours brisée; c'est en français qu'elle se soutenait, toute la noblesse russe parle notre langue. — Cette conversation toujours facile avait de l'à-propos; elle charmait par sa douceur et sa politesse, sans laisser de trace cependant, car il n'y avait décidément rien de supérieur.

J'étais auprès de l'empereur, lorsque, touchant tout à coup la main d'une vieille femme, la princesse de Kamenskii, il la pria pour une polonaise, espèce de marche cadencée, assez vive, exécutée sous le sceau des hautes convenances. La vieille Russe était ravie, et se tira assez bien du pas. Le tour des jeunes femmes arriva; il y en eut quatre qui dansèrent la polonaise de l'empereur. Lorsqu'il voulait adresser une nouvelle invitation, il semblait interroger le groupe qui l'entourait, et prendre conseil de ses impressions et de son goût. Quelquefois l'empereur se perdait, s'effaçait dans la foule. Alors on voyait graviter autour de lui quelques courtisans, de vieux sénateurs. Changeons le lieu de la scène; plaçons-la sur une promenade de Moscou, alors le prince est inconnu, et il eût été difficile de le remarquer dans la foule, tant il était simple et modeste!

L'empereur était auprès de nous au moment le moins attendu. Dans un de ces instans, il dit en passant à côté de moi: « Bien, voici Mme la comtesse Orloff, je vais la prier de danser, » et il lui offrit gracieusement la main.

C'étaient une joie et une sensation universelle jusque dans les galeries dorées, toutes étaient rayonnantes de lumières, de pierreries; on eût pu croire que l'Asie était venue déployer son éclat et ses splendeurs fantastiques. Sur ces toilettes blanches ou roses, sur ces foules de têtes agitées, sur ces figures si gracieuses, il était impossible de laisser ses regards. Cette vue était ravissante; il y avait de tous côtés mouvement, vie rapide, éblouie. C'était la réalisation d'une des plus magiques peintures des *Mille et une Nuits*. L'empereur était charmé.

Dans le groupe d'officiers qui se formait de temps en temps derrière lui, je remarquai Paskewitch, avec sa taille élevée, ses cheveux rares, son regard mélancolique. L'éclair brillait dans ce regard, et la méditation avait fait tomber ses cheveux. ... Diebitsch était aussi à ce bal. J'ai eu occasion de le revoir plusieurs fois, et entre autres lieux, à Taganrog, lorsque mourut Alexandre. Il est petit, brun, et marche la tête baissée; il paraît froid; mais il a l'œil ardent, occupé; son front est haut, comme celui de Bonaparte; son dos un peu courbé, et ses traits me rappelaient M. de Châteaubriant, en tenant compte de la différence de l'âge... Diebitsch doit avoir aujourd'hui quarante-cinq ou quarante-sept ans. Sa personne offre un mélange d'ardeur dans la pensée, de formes élégantes et militaires, dont on est frappé. Cet officier si distingué passe pour un homme de plaisir. Il y a long-temps que nous lui avons prédit ses hautes destinées. Le comte de Paskewitch est un homme de mœurs plus graves, qui a un enthousiasme allemand, des études plus variées. Je l'ai revu à l'université de Karoff, où il amena un de ses fils.

L'empereur se retira à quatre heures du matin. Le bal ne cessa qu'aux approches du jour; et moi, jeune étranger, je m'étais laissé charmer quelques heures par cette suite de scènes gracieuses, aimées sous tous les climats, à quelque période d'âge que les sociétés soient parvenues.

FREDERIC FATOT.

ANNONCES.

HISTOIRE DE NAPOLEON.

Il paraît une seconde édition de l'*Histoire de Napoléon*, par M. DE NORVINS.

Cette histoire a été bien accueillie au moment de son apparition et depuis deux années qu'elle existe, ce succès ne s'est pas encore affaibli. Le talent de l'écrivain et l'intérêt du sujet expliquent l'attrait que ce livre offre à tous les esprits. Le récit de l'historien est, en général, simple et élégant; il ne renferme que des faits intéressans, que ceux qui ont pu être vérifiés. En s'imposant la loi de choisir dans les autorités historiques, M. de Norvins a jeté une vive lumière sur la vaste scène qu'il voulait décrire. Il a montré la même vérité dans la peinture des événemens et des hommes qu'il a groupés autour de son principal personnage.

La seconde édition que nous annonçons a été revue, étendue. Des corrections précieuses y ont été faites. On y a ajouté des vignettes, des cartes géographiques, des portraits, fac simile.

Cet ouvrage forme quatre volumes in-8o, seconde édition, il se vend à Paris, chez Desplaces, libraire, rue de l'Abbaye, No. 14, et à New-York chez M. Thoisnier Desplaces, libraire, Exchange-st. No. 32, et chez MM. Carvill et de Behr, 108 Broadway.

Un jeune garçon de l'âge de 12 à 15 ans, Français et qui saurait parler et écrire la langue anglaise trouverait à se placer dans un bureau en s'adressant à
E. SELLEG & D. S. LYON, jr.
Broad-street No. 5.

AUX AMATEURS DE GUITARE.

M. MARTINEZ a l'honneur d'informer les dames et les messieurs de New-York, qu'il vient de s'établir dans ce pays dans l'intention d'y donner des leçons de Guitare.

M. Martinez a aussi l'honneur d'informer le public qu'il a récemment donné dans les principales villes des États-Unis et de l'Europe des concerts qui lui ont mérité les applaudissemens publics.

M. Martinez promet aux dames et aux messieurs qui voudront lui faire l'honneur de l'encourager qu'il fera tout son possible pour justifier leur confiance. Il ouvrira le 1er du mois prochain une classe pour les messieurs depuis 7 heures jusqu'à 10 heures du soir. — M. Martinez peut donner les meilleures recommandations. Il est élève des célèbres Sor d'Espagne et de Carulli d'Italie.

Pour les conditions s'adresser no 297; Broadway.

42-6f

AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS & Cie. ont transporté leur magasin du No. 168, Broadway, au No. 258 de la même rue, vis-à-vis du Park, et y ont ouvert plusieurs caisses d'articles de nouveautés et d'autres marchandises, d'une qualité supérieure, et du goût le plus recherché et le plus à la mode, qu'ils ont reçus par le dernier bâtiment venu du Havre. Ces articles consistent principalement en broderies, peleries, canezons, chapeaux, manches, blouses, voiles, chales, écharpes, un riche assortiment de bonnets de parure, etc., tous des manufactures les plus renommées de Paris, de Lyon, de Nancy, de Bruxelles, etc.

Les personnes qui suivent les modes sont priées instamment de saisir cette occasion de visiter ce choix élégant, riche, et varié.

Aussi une très belle Harpe, faite par Sébastien et Pierre Erard, fabricans d'instrumens bien connus à Paris.

AGENCE.

NEW-YORK, Nassau-street, No. 7.

EUGENE BERGONZIO a l'honneur de prévenir le public qu'il a établi dans cette ville, depuis quelques années, un BUREAU D'AGENCE à l'usage des Américains et des étrangers.

On s'y charge 1° de tout ce qui concerne les affaires de Douane, tel que chargemens et déchargemens de marchandises, etc.; 2° d'acheter et de vendre à commission, d'effectuer les assurances, d'opérer les rentrées de fonds et d'en faire la remise, et d'exécuter tous autres ordres; 3° de traduire en langues modernes toute espèce de documens et de servir d'interprète; 4° de faire connaître les établissemens et les fonctionnaires publics et de faire les démarches nécessaires pour devenir citoyen des États-Unis; 5° de procurer des professeurs de langues, d'arts et de sciences qui seraient demandés, et enfin d'exécuter avec désintéressement et exactitude tout ce qui pourrait être utile aux personnes qui y auront recours.

Le Directeur dudit établissement peut nommer au besoin plusieurs personnes respectables et qui jouissent d'un grand crédit, comme garants de sa moralité et de sa probité.

25 nov. 3 m.

LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE.

A vendre chez le sousigné :

- Lecciones de Política, por Nivero, 2 vol.
- Humboldt Ensayo sobre la Nueva Espana, 2d edicion, 5 tomos en 8o. Atl. en con folio, \$40
- Humboldt, El mismo sin Atl. \$12 50.
- L'Atlas se vend séparément \$28, et peut servir également à l'édition française, c'est un chef-d'œuvre de gravure.
- Mémoires de Napoléon, 8 vol. 8o \$16.
- Les mêmes en anglais, 7 vol. 8o édition de Londres, \$21.
- Tratado de Física, por Biot, 4 tomos en 8o enuad.
- Le même en français, 4 vol 8o (rare) rel. \$16.
- Application de la morale à la politique, par Droz, 1 vol. 8o \$1 25.
- Diccionario Geografico Universal que contiene la descripcion de todos los paises del Mundo, 2 tomos en 8o enuad \$8.
- Cours de droit naturel, public, politique et constitutionnel.
- Hormulario para la preparacion y uso de varios medicamentos nuevos, por Magendie, 1 tomo, \$1 25.
- Traité de Médecine pratique de P. Frank, trad. par Goudureau, 5 v. 8o br. \$7 50.
- Lecciones de Ortopedia y Prosodia, por D. M. J. Sicilia, 4 tomes \$5.
- Medicina Domestica, por Buchan, 1 tomo, \$2 50.
- Coripo penal Espanol, 1 tomo, \$1 25
- Compendio de la Historia Griega, 2 tomos \$3
- Atlas de Lesage, dernière édition, 1 vol. folio, \$25.

Foreign and Classical Bookstore,

CHARLES DE BEHR, Director,

108 Broadway, New-York,

32 South-sixth-street, Philadelphie.

FONDERIE EN CARACTERES D'IMPRIMERIE.

WE LIAM HAGAR & CO., No. 20, Gold-street, offrent à vendre un assortiment complet de caractères d'imprimerie, avec les accents Français et Espagnols. Ils se chargent aussi de fournir des presses, et en général tous les articles en usage dans l'imprimerie.

Les caractères de ce journal, fondus par eux, peuvent servir de spécimens. Leurs prix sont ceux généralement établis dans la fonderie.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Courrier des États-Unis* paraît tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agens, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit : à New-York, au bureau du *Courrier des États-Unis*, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du *Courrier des États-Unis* ou à M. Wm. A. WISNART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.

\$15, sans le Journal.

\$1 pour chaque carré d'impression;

pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.